

ténèbres, et M. d'Hérouville parvint à se tracer la marche qu'il importait de suivre pour arriver au but.

—Je pousserai le courage jusqu'à l'héroïsme ! pensa-t-il, je garderai le silence vis-à-vis de cette femme... Point d'explication entre elle et moi ! A quoi bon provoquer d'inutiles mensonges et de cyniques hypocrisies ? Pourquoi remuer la honte et toucher à la boue ?... Je ne veux ni rougir devant cette femme ni la forcer à rougir devant moi... D'ailleurs qui sait si je resterais maître de mon indignation et de ma colère ?... Dans quelques jours ma sœur s'appellera la comtesse de Rieux... Alors je serai libre d'agir... Une séparation complète, définitive, mais sans bruit, fera comprendre à l'indigne compagne de ma vie que ses secrets sont entre mes mains... J'assurerai son indépendance, je la ferai riche, et je reprendrai mon enfant... Tout est perdu, mais mon fils me reste... A lui seul, désormais, mon existence entière...

Tancredé se disait ces choses ; il se les répétait sans relâche avec une poignante éloquence et ne s'apercevait point que le temps passait et que la distance à parcourir diminuait de plus en plus. Tout à coup, le comte de Rieux s'arrêta. Le marquis suivit machinalement son exemple.

—Où sommes-nous donc ? balbutia-t-il.

—Nous sommes arrivés, répondit Hector.

M. d'Hérouville leva les yeux d'un air étonné. La grille monumentale du château de Port-Marly se dressait en face de lui.

XLIII

Il nous plairait de faire assister nos lecteurs aux premiers et délicieux épanchements d'Hector et de Mathilde au moment de leur réunion ; ce charmant tableau nous reposerait des sombres peintures qui, dans le cours des derniers chapitres, se sont offertes exclusivement à nos pinces. Mais l'impérieuse nécessité nous oblige à nous abstenir... L'espace nous manque, le temps nous presse, le dévouement nous sollicite... Nos lecteurs doivent comprendre combien étaient profonds le trouble et l'angoisse de M. d'Hérouville à la pensée de sa prochaine entrevue avec sa femme. Le condamné à mort auquel on apporte, sinon sa grâce, du moins l'annonce d'un sursis, doit éprouver un soulagement à peu près semblable à celui que ressentit Tancredé en apprenant que la marquise, très souffrante pendant la journée de la veille et pendant la nuit précédente, s'était enfermée depuis le matin dans son appartement, en exprimant l'intention de se reposer, et en donnant l'ordre de ne venir troubler sa solitude sous aucun prétexte. Le prétexte mit en avant par la jeune femme, on le devine, était mensonger. Pauline ne songeait guère à dormir. Elle écrivait les dernières pages du manuscrit commencé la veille, et dont les révélations suprêmes ne devaient arriver à Tancredé que lorsqu'elle aurait cessé de vivre.

La journée tout entière s'écoula ainsi. La nuit tombait au moment où la plume de madame d'Hérouville cessa de courir sur le papier... La confession et le testament de l'innocente victime étaient terminés !... Pauline mit sous enveloppe ces pages qui enfermaient sa vie tout entière, et sur cette enveloppe, qu'elle scella d'un triple cachet noir, elle écrivit en gros caractères :

“ Pour M. le marquis d'Hérouville,
“ Pour lui seul.”

La jeune femme savait que son mari était de retour. Dans l'après-midi, au moment où elle appuyait son front brûlant contre les vitres froides, elle l'avait aperçu, arrivant à la grille du château en compagnie d'Hector de Rieux.

—Je ne le reverrai plus ! s'était-elle dit alors, si je sentais l'étreinte de ses bras, et si j'entendais sa voix adorée, le courage me manquerait pour mourir !...

Elle attendit que la nuit fût tout à fait sombre ! elle sortit de sa chambre par un escalier dérobé, après avoir placé bien en évidence sur un meuble l'enveloppe adressée à son mari, puis elle se mit à la recherche de ses enfants qu'elle trouva dans une pièce du rez-de-chaussée sous la garde de Brigitte et de Laurent. Elle pressa successivement contre sa poitrine bondissante les

deux chérubins, et elle leur donna à cent reprises le baiser d'adieu, en murmurant d'une voix très basse, étouffée par les larmes :

—Douce et tendre créature qui êtes ma chair et qui êtes mon âme, vous ne reverrez pas votre mère ! Oh ! mes amours, dès ce moment vous êtes orphelins ! Qui donc vous aimera désormais comme votre mère vous aimait ?

—M. le marquis a donné l'ordre, dit alors Laurent, d'attendre, pour servir le souper, que madame la marquise ait quitté son appartement... Dois-je prévenir M. le marquis que madame est visible ?...

—C'est inutile, répliqua la jeune femme, dans un instant j'irai le retrouver moi-même.

Ayant ainsi parlé, Pauline se glissa hors du château, traversa la cour d'honneur et une partie du jardin sans rencontrer personne, ouvrit la petite porte qu'elle referma derrière elle, et se trouva sur la route et bientôt sur la berge. Les ténèbres étaient profondes ; la Seine coulait silencieuse et noire comme de l'encre entre ses rives escarpées. Madame d'Hérouville se laissa tomber à genoux.

—Mon Dieu, balbutia-t-elle en élevant ses mains vers le ciel, je vais désobéir à vos lois... je vais commettre un crime : mais, mon Dieu, dans votre justice infinie, pardonnez-moi ce crime comme je pardonne du fond de mon cœur à celui qui m'a condamnée !

Après cette prière ardente, la jeune femme se releva et bondit en avant par un mouvement désespéré... Le terrain manqua sous ses pieds... Elle ne poussa pas un cri... l'eau profonde jaillit sous son corps... Un instant de silence succéda au retentissement sourd de cette chute, puis un bruit d'avirons se fit entendre et se rapprocha rapidement.

—Mon instinct ne me trompe jamais ! dit une voix sur la rivière, je me doutais de quelque chose !... je prévoyais une catastrophe !... Tu vois bien que j'avais raison !...

Cette voix était celle de Lascars.

—Oui, capitaine... répondit le lieutenant. Ah ! c'est la vérité la plus vraie, vous avez du flair comme un chien de chasse !

* * *

Tancredé, Hector et Mathilde étaient réunis dans un petit salon éclairé par quelque bougies. Les deux jeunes gens, innocemment égoïstes comme le sont en général les amoureux, causaient tout bas sans s'inquiéter du silence de M. d'Hérouville et de son accablement profond.

Laurent vint annoncer que le souper était servi sur la table. Tancredé tressaillit.

—J'avais enjoint d'attendre ! dit-il. Madame la marquise a-t-elle donné de ses nouvelles ?...

—Je croyais trouver madame la marquise ici, répliqua le vieux valet de chambre.

—Madame vous a parlé ? demanda Tancredé.

—Oui, monsieur le marquis... Il y a de cela une demi-heure à peu près.

Et Laurent répéta les paroles de la jeune femme.

—Pauline sera sans doute remontée chez elle, s'écria Mathilde, je vais la chercher et je vous la ramène avec moi...

Et la charmante enfant, gracieuse et légère comme une jeune nymphe, s'élança hors du petit salon. Son absence dura près d'une demi-heure. Quand elle reparut, elle était seule et elle tenait au bout de ses doigts roses une enveloppe carrée très épaisse.

—Voilà qui me semble tout à fait extraordinaire ! dit-elle en entrant, j'ai parcouru le château du haut en bas... j'ai cherché partout... j'ai demandé Pauline à tous les échos... Ou elle est absente, ou elle se cache, car je ne l'ai trouvée nulle part et elle ne m'a pas répondu... Mais voici une lettre à ton adresse, mon frère, qui te donnera peut-être le mot de l'énigme... Cette lettre était sur un meuble dans la chambre à coucher de la marquise... L'adresse est de sa main.

Tancredé saisit fiévreusement l'enveloppe, la déchira et se mit à lire, ou plutôt à dévorer les pages écrites par la jeune femme et portant en cent endroits les traces de ses larmes brûlantes. Quelques minutes lui suffirent pour tout parcou-

rir, pour tout comprendre, pour tout deviner...

—Oh ! malheureux ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Elle était innocente... et elle est morte !

—Morte ? répétèrent à la fois Hector et Mathilde avec une indicible épouvante, morte ?... qui donc ?...

—Pauline !... ma bien-aimée Pauline !... Venez, Hector... courons !... hâtons-nous ! Peut-être sera-t-il temps encore de la retrouver !... de la sauver !... Elle parle d'un linceul humide... C'est la Seine !... Oh ! Pauline !... Pauline !... si tu as quitté ce monde, je ne te survivrai pas.

Et M. d'Hérouville éperdu, désespéré, à demi-fou, s'élança au dehors, suivi par M. de Rieux presque aussi troublé, presque aussi désolé que lui.

* * *

Nos lecteurs se souviennent-ils de cette soirée mémorable où le baron de Lascars s'était fait un ennemi mortel en la personne de Patte-Poule, l'un des ex-lieutenants d'Huber, le capitaine des *Lapins* ? Patte-Poule avait juré de se venger, et cette nature rancunière n'avait garde d'oublier un pareil serment ; mais le bandit attendait l'occasion favorable ; il ne se contentait point d'une dénonciation vulgaire ; il voulait une vengeance raffinée.

Pendant tout l'hiver il épia le prétendu Joël Macquart ; il découvrit ses relations intimes avec Sauvageon, ou plutôt Caillebotte, le propriétaire du *Cabaret-Rouge*, et lorsqu'il eut acquis la certitude que Caillebotte connaissait les individualités multiples de Joël Macquart, il alla trouver le lieutenant criminel auquel il acheta sa grâce en lui dévoilant les mystères du Moulin Rouge, en lui révélant le secret de l'association des Pirates de la Seine, en lui livrant Caillebotte et Joël Macquart. Le lendemain de cette dénonciation, c'est-à-dire le jour même où se passent les faits que nous racontons, des agents de police secrète, déguisés en bons bourgeois et armés jusqu'aux dents, vinrent boire au *Cabaret-Rouge*. Ils trouvèrent le moyen d'éloigner la servante ; ils s'emparèrent de Sauvageon qu'aucun pressentiment n'avait mis sur ses gardes, et, après l'avoir entraîné dans la cave de sa maison, ils le menacèrent de l'appliquer à la question préventive s'il ne faisait des aveux complets. Le malheureux Sauvageon était incapable de résister à une telle menace. Il répondit en tremblant, mais avec la plus complète franchise, à toutes les questions qui lui furent adressées, et il apprit aux limiers de la police que Joël Macquart, le baron Roland de Lascars et le vicomte de Cavaroc ne formaient qu'une seule personne. Après cette confession d'une importance capitale, Sauvageon recouvra, sinon la liberté elle-même, du moins l'apparence de la liberté. Il reçut l'ordre de reprendre sa place dans la salle du rez-de-chaussée de son cabaret, et de servir comme de coutume les chalands qui se présenteraient ; mais il fut prévenu qu'un des agents du lieutenant criminel ne le perdrait pas de vue et lui brûlerait la cervelle, sans autre forme de procès, à la première parole indiscreète ou au moindre geste compromettant qui lui échapperait. Le reste de la journée s'écoula. Des ordres avaient été portés dans toutes les directions par des messagers sûrs et prudents. Deux heures après la tombée de la nuit, des brigades de maréchassée cantonnées dans un rayon de cinq à six lieues, arrivèrent l'une après l'autre au Bas Prunet et firent halte aux alentours du *Cabaret-Rouge*. Les barques de pêche de Bougival et les canots de promenade amarrés à l'embarcadère de Caillebotte, avaient été mis en réquisition. D'après les renseignements donnés par Patte-Poule, il était convenu qu'on agirait à dix heures du soir. On espérait trouver les Pirates de la Seine endormis sans défiance dans leur repaire, s'emparer d'eux avant qu'ils aient eu le temps de se mettre en défense. Une circonstance inattendue fit échouer ce projet.

(La fin au prochain numéro.)